



L'INTERVIEW DU MOIS

Farah Hanafi, fondatrice et directrice de l'école tunisienne LE BAHUT SCHOOL, co-organisatrice du colloque tuniso-francien IPEFA

Novembre 2016

Bonjour Farah Hanafi, vous êtes la fondatrice de l'établissement scolaire LE BAHUT SCHOOL à Tunis, un établissement dédié aux élèves en difficulté d'apprentissage. Pourquoi avoir fait ce choix ?

Aujourd'hui en Tunisie, les troubles d'apprentissage et les difficultés qui en découlent ne sont pas encore pleinement reconnus par les enseignants : un élève dyslexique, par exemple, sera facilement mis à l'écart dans la classe pour « ne pas déranger » le cours, son professeur, ses camarades. Alors qu'il est tout à fait possible de l'accompagner à l'école en lui permettant d'apprendre et de progresser ! C'est ce dont m'ont convaincue les nombreux élèves en difficultés que j'ai pu rencontrer en tant qu'enseignante d'abord, mais aussi dans mon centre d'accompagnement scolaire (bilan, suivi individuel, soutien scolaire...).

Plus qu'un projet, LE BAHUT SCHOOL est devenu une réalité en Tunisie puisqu'il regroupe une école primaire, qui a ouvert ses portes en Octobre 2015, et un collège, qui a accueilli ses premiers élèves en Septembre 2016. Il reste unique en son genre dans notre pays, puisqu'il a choisi effectivement de n'accueillir que les élèves présentant des troubles et/ou difficultés d'apprentissage. Nous sommes donc une institution spécifique et non spécialisée. Ceci relève d'un choix d'équipe et éthique : pour éviter la stigmatisation de nos élèves au sein d'une classe ; pour leur permettre de réintégrer un établissement scolaire « classique » lorsqu'ils auront appris à surmonter ou contourner leurs difficultés. Ce qui a déjà été possible cette année pour l'une de nos élèves. Mon équipe que j'ai personnellement formée à une méthode de travail d'apprentissage que j'ai créée se compose de pédagogues, psychologues, orthophonistes et psychomotriciens dont le travail est totalement synchronisé : les échanges entre nos différentes spécialités et expertises suivent l'évolution des situations des élèves, permettant ainsi une adaptation sur-mesure et cohérente entre les matières et les programmes.

Avec une équipe aussi complète et un tel travail d'équipe, pourquoi vous intéresser encore à une autre spécialité pédagogique, à l'Orthopédagogie telle qu'elle se développe en France ?

J'ai rencontré l'année dernière avec une partie de mon équipe Dorothée Muraro, fondatrice et directrice pédagogique de IFO, lors d'une de ses formations d'initiation à l'Orthopédagogie « française » qu'elle dispense à Paris par le centre de formation ANAE. J'ai beaucoup apprécié le regard qu'elle porte sur les élèves, et sa façon de présenter concrètement l'Orthopédagogie dont je ne connaissais que le versant canadien. Pour moi, il s'agit d'une vraie discipline pédagogique permettant d'aider les élèves à trouver des ressources concrètes bien qu'elles leur soient personnelles pour réussir, afin qu'ils avancent dans leur scolarité ou dans tout autre projet d'apprentissage. Et cela est déjà en soi un « plus », car nous avons tous plus ou moins tendance à penser les apprentissages dans la seule dimension de l'école, en oubliant qu'un enfant grandit et devient un adulte, un salarié, un entrepreneur. Or,

l'Orthopédagogie française veille à conserver ce lien de l'enfance à l'adulte pour mieux accompagner un élève sur le long terme, à l'intérieur et à l'extérieur des murs d'une école. Ce qui nous intéresse tout particulièrement puisque nous travaillons à développer des baccalauréats professionnels : si en France ces filières sont aussi nombreuses que dépréciées, ici en Tunisie elles n'existent tout simplement pas, et bien des élèves n'ont pas la possibilité de continuer à grandir en apprenant. Dorothée Muraro a aussi insisté sur l'importance de pouvoir travailler main dans la main avec l'ensemble des « accompagnants » d'un apprenant - parents, enseignants, spécialistes. Comme je vous le disais, nous travaillons déjà dans cet état d'esprit avec mon équipe, mais l'expertise Orthopédagogique pourrait nous aider à optimiser ce travail en commun, ainsi que celui que nous essayons de mener auprès des parents.

Je n'oublie pas non plus que la Tunisie porte dans son histoire et dans son identité une part de France, et nous avons besoin de ce regard français, d'une Orthopédagogie française pour pouvoir travailler sur la totalité d'un profil d'apprenant tunisien, en cohérence là encore avec son histoire, sa culture, sa langue et ce qui fait tout simplement « sens » pour lui, comme le répète Dorothée Muraro.

Je pense que l'Orthopédagogie française pourra ainsi sauver, et je dis bien sauver, un très grand nombre d'enfants en situation de décrochage scolaire en Tunisie. Malheureusement, les enseignants de notre pays ne sont pas ou très peu formés à la prise en charge des enfants présentant des troubles d'apprentissage. Dans le meilleur des cas, ils sont « sensibilisés » en sachant peut-être mieux ce qu'est un trouble « dys », mais en n'ayant pas forcément de techniques concrètes pour savoir agir avec pédagogie dans leurs classes. Pour moi, il serait tout à fait important de pouvoir proposer aux enseignants une formation en Orthopédagogie. Le projet est en cours de réflexion avec IFO pour mon équipe, nous allons tout mettre en œuvre pour que cela puisse se concrétiser rapidement.

Vous avez d'ailleurs travaillé en partenariat avec IFO pour proposer les 28 et 29 octobre derniers un 1er colloque tuniso-francien IPEFA – Innovation Pédagogique au service de l'Ecole et des Familles concernées par les troubles et difficultés d'Apprentissage : pouvez-vous nous expliquer rapidement les objectifs et les enjeux de cet événement ?

Nous étions vraiment heureuses, Dorothée Muraro et moi, car le colloque a réuni environ 230 personnes, spécialistes, enseignants, inspecteurs et parents confondus. Ce colloque s'est réparti en deux journées de travail : vendredi nous avons travaillé avec une équipe d'enseignants et de spécialistes (médecins scolaires, pédopsychiatres, psychologues, orthophonistes) à la réalisation d'une feuille de route que nous remettrons très prochainement au Ministre de l'Education Nationale Tunisien. Notre objectif : réussir à ce que dans dix ans des établissements scolaires comme LE BAHUT SCHOOL n'existent plus, car l'école saura accueillir et accompagner tous les élèves, quels qu'ils soient et quels que soient leurs troubles ou difficultés d'apprentissage. En parallèle, nous avons également pensé à la rédaction d'un guide destiné aux familles. Samedi, nous nous sommes retrouvés à la Cité des Sciences pour les quatre interventions de nos invités, dont celle de Dorothée Muraro. Les échanges avec la salle ont été nombreux, et depuis nous avons beaucoup de retours positifs des parents, des questions, des remises en question... Le travail partenarial avec IFO est ainsi très important pour LE BAHUT SCHOOL, et nous souhaitons continuer à organiser des campagnes de sensibilisation et de formation afin d'aider ces enfants et leur donner l'occasion de réussir. Cela signifie tout simplement : lutter contre le décrochage scolaire, qui devient un véritable problème en Tunisie, auquel il faut remédier très rapidement.

Propos recueillis par IFO